

Ouvrage de dame à l'hôpital Sainte-Anne *

par Pierre L. THILLAUD ** et Jacques POSTEL

L'histoire que je vais vous raconter a plus de quarante ans d'âge. C'est un souvenir personnel que j'ai choisi de vous faire partager. Souvenir personnel déjà confié voilà près de trente ans, à notre collègue Jacques Postel ; ce qui justifie cette contribution commune. Nous sommes en 1973 et l'antépénultième de mes stages semestriels d'externe me conduit à Sainte-Anne. Au pavillon Pierre Janet (1859-1947), devenu depuis Raymond Garcin, dont le chef de service est alors Sven Follin (1911-1997) et, plus précisément, au pavillon C qui n'héberge que des femmes.

La création de l'hôpital Sainte-Anne fut décidée par Napoléon III en 1862. Sa construction, dirigée par le baron Haussmann, visait à doter Paris d'un "asile clinique" qui fût un lieu de traitement, de recherche et d'enseignement des maladies mentales. Le terrain sur lequel il fut édifié était alors occupé par la "ferme Sainte-Anne" où venaient travailler les aliénés de l'hospice de Bicêtre. Mais, bien avant, un premier hôpital Sainte-Anne, établi par Anne d'Autriche, occupait ces mêmes lieux. L'inauguration de l'actuel hôpital fut célébrée le 1er janvier 1867 et la première admission fut enregistrée le 1er mai de la même année. Le 31 mars, Prosper Lucas (1808-1885) prenait ses fonctions de médecin en chef de la section des femmes.

La division des femmes résulte du partage dès 1871, soit bien vite après la défaite de Sedan, de la direction unique de l'établissement installée en 1867 qui fut naturellement jugée incompétente puisque trop proche du pouvoir déchu. Cette division regroupe les six pavillons occupant toute la partie gauche en entrant par le porche de l'établissement d'origine et sont déjà identifiés par les lettres A à F. En 1879, Gustave Bouchereau (1835-1900) succède à Lucas. Vers 1927, la division des femmes sera réorganisée en deux sections, la 1ère composée des pavillons A, B et C, la 2ème des trois autres. En 1961, cette "Première section des femmes" fait l'objet d'une nouvelle affectation de ses pavillons. Les pavillons A et B sont confiés au Docteur Bernard et le pavillon C à Follin. Dix ans plus tard, la réduction de la capacité d'accueil consécutive à une réorganisation territoriale de la psychiatrie en Ile-de-France et la spécialisation croissante des fonctions de soins contribuent à individualiser un pavillon, notre pavillon C, qui abrite désormais 80 femmes adultes sinon âgées, réparties en quatre dortoirs sur deux niveaux. Il appartiendra à notre collègue Jacques Postel, qui succède à Follin en 1982, de vider puis de fermer le pavillon C au cours des années 1987-1988. Quelque temps plus tard, ce

* Séance Séance de juin 2014.

** 68, boulevard Henri Sellier, 92150 Suresnes. pierre.thillaud@wanadoo.fr

pavillon est transformé en “zone administrative” affectée par la direction de l’hôpital à l’organisation de réceptions et autres manifestations de prestige. Il est aujourd’hui entièrement réservé à la formation continue (IFCS).

Cette destination n’est pas faite pour surprendre l’habitué que nous fûmes de ces lieux qui, malgré leur usage premier, étaient alors absolument inattendus et même pleins de charme. La porte franchie, le visiteur se trouvait dans un hall assez largement occupé par un escalier desservant le sous-sol et l’unique étage du pavillon. Ceci fait, le visiteur entraînait dans un monde quelque peu surréaliste lui faisant croiser une population uniformément marquée d’une “folie” caricaturale, cinématographique, qui déambulait indifféremment entre des dortoirs tout à fait conformes aux normes administratives des premières années du XX^{ème} siècle et un espace totalement clos cachant au reste du monde un incroyable havre de paix, presque champêtre, nous transportant à cent lieues de Paris. Imaginez la façade du pavillon opposée à celle de l’entrée, bordée sur toute sa longueur d’une profonde terrasse couverte surplombant une assez vaste cour de terre battue, légèrement pentue, plantée d’une demi-douzaine de vieux et beaux feuillus peuplés d’une multitude de petits oiseaux tous plus chanteurs les uns que les autres tandis qu’au sol régnait une forte compagnie de chats.

Les 80 femmes qui peuplaient le pavillon C avaient un point commun. Toutes partageaient un même diagnostic ou, plus exactement, la même étiquette mentionnant invariablement une paralysie générale. Certes, on est depuis assuré que toutes n’étaient pas syphilitiques. Pour autant, toutes étaient recluses. À vie. Et chacune de partager la même destinée. La mort, sans tarder, les menait à l’amphithéâtre où durant plus de 20 ans, jusqu’à sa retraite vers 1990, le professeur C. Védrenne procéda à la section en coupe ultrafine de leur cerveau. Nous ignorons encore quelles publications vinrent justifier la systématisation de cette procédure qui, pour l’externe que j’étais alors, relevait du “rituel” somme toute en parfaite harmonie avec la magie des lieux.

L’unique objet de ce recrutement trouve sa justification dans l’histoire de la longue lutte que se livrèrent médecins et trépanèmes et l’extraordinaire diversité des aventures thérapeutiques engagées à ce titre entre la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et le premier usage de la pénicilline, vers 1948. La plupart des pensionnaires du pavillon C venaient de Maison-Blanche. En fait, depuis longtemps, tous les patients de la région parisienne entamaient leur parcours psychiatrique à Sainte-Anne. Si un maintien en milieu fermé était décidé, les femmes étaient dirigées sur Maison-Blanche et les hommes sur Ville-Évrard. Jusque dans les années 1950, les plus pauvres de ces “internés” étaient dans un second temps placés en province, en “grande périphérie”. Mais, tout au long de ce lent cheminement dans l’univers psychiatrique, l’affichage d’une paralysie générale valait aux patientes les plus proches un accueil au pavillon C.

Parmi les innombrables recherches entreprises pour contrarier le cours naturel de cette syphilis qui minait toutes les couches sociales de la France, il en fut une dont la destinée se trouva étroitement liée aux pensionnaires de notre pavillon C : la paludothérapie. L’idée d’utiliser les effets morbides et, plus précisément, les fortes fièvres générées par le paludisme dans le traitement des psychoses date du début de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. En 1864, Hermann Nasse (1807-1892) enregistre les bienfaits de la fièvre tierce sur la paralysie générale. En France, Émile Legrain (1865-19 ??) préconise dès 1913, l’impaludation “au début de la paralysie générale et du tabès”. Il faut attendre 1917 et les travaux du psychiatre autrichien, Julius Ritter von Jauregg (1857-1940), pour

disposer d'une méthode bien établie fondée sur le recours au *Plasmodium vivax* qui présentait l'avantage de donner des accès de fièvre francs et réguliers.

À Sainte-Anne, Paul Sérieux (1864-1947), durant les années 1920-1935, puis Paul Guiraud (1882-1974), entre 1935 et 1948, engagèrent régulièrement sur leurs patientes du pavillon C ces cures d'impaludation et pour cela étaient dépositaires de souches entretenues par passages successifs de femmes en femmes. Les modes habituels d'inoculation étaient la voie sous-cutanée ou la voie intraveineuse. Certains praticiens eurent cependant recours à la piqûre directe par des moustiques infestés qui faisaient alors l'objet d'un véritable élevage. La cure visait à déclencher des accès francs, de 39 à 40 degrés. Au terme du dixième accès, le paludisme généralement s'atténuait spontanément mais à mi-course il paraissait indispensable d'engager une cure de quinine. À cette dernière, était parfois associé un traitement arsenical. Telle était la raison principale du pavillon C de l'hôpital Sainte-Anne. En 1973, bien sûr, plus aucune de ses pensionnaires n'avait le souvenir d'un pareil traitement, même si un grand nombre d'entre elles comme notre héroïne en avait bénéficié.

Mon aventure débuta un jour de garde, une fin d'après-midi de juillet. Vers 18h, un chahut se fit entendre dans un dortoir du rez-de-chaussée. Le bruit s'amplifiait tandis que l'équipe de surveillance accourait. Sur place, deux femmes enchevêtrées se battaient furieusement, à même le carrelage. Il nous était impossible d'en approcher et seul l'usage du "nerf de bœuf" eut raison de la bagarre et autorisa la médication des belligérantes. Dans la douceur du soir venu, sur la terrasse, je devisai avec la surveillante à propos de cet épisode si brutal qui m'avait passablement surpris tant à cause de la violence de cette lutte entre deux malades d'âge certain, que de l'usage du "nerf de bœuf". C'est alors que la vie de Madame St..., impliquée dans la rixe, me fut contée.

Germaine Renée St... était née le 4 mai 1902, entrée à Sainte-Anne le 25 juillet 1934 à la faveur d'une paralysie générale et s'y trouvait encore le 19 juillet 1974 pour une fois de plus se battre, à 72 ans, avec sa voisine de chambrée. C'est tout. Voilà donc toute la vie de Madame St... ? Pas tout à fait, Madame St... avait un secret, un jardin secret, la broderie. Et la surveillante de me conduire au sous-sol du pavillon C, dans un long couloir garni d'une rangée de vestiaires individuels réglementaires en métal peint. Ouvrant sur son indication l'un d'entre eux, je le trouvai tout entier bourré de pièces de tissu chiffonnées qui déjà tombaient sur le sol carrelé. J'avais devant les yeux tout le trésor de Madame St... Pour exercer ses talents de brodeuse Madame St... avait besoin de matière. J'appris que le tissu lui était régulièrement fourni avec la découpe de vieilles alèses de l'hôpital et que la laine - plus exactement, des bouts de fil de laine - lui était donnée par chacune des employées du pavillon qui, à temps perdu, tricotaient. De la layette exclusivement, si l'on en juge d'après la palette de couleurs de notre artiste. Pour chacune de ses œuvres, Madame St... commençait par couvrir la pièce de tissu d'innombrables motifs tracés au stylo à bille bleu. Motifs innombrables mais aussi immuables, figurant toujours des chats dans des paniers ou sur pieds et des "nounours" dont seules la taille et la couleur varient.

La pièce rectangulaire (48 x 57 cm.) que nous vous présentons n'échappe pas aux règles de composition qui marquent la plupart des broderies de Madame St... (Fig. 1). Un détail cependant mérite d'être signalé. Au centre de la composition, figure un motif doublement singulier : d'abord, parce qu'il est de teinte sombre, couleur lie de vin ; ensuite, parce qu'il figure un personnage. Ce personnage n'est pas n'importe qui. Sa corpulence, sa cigarette au coin des lèvres, ses yeux maquillés outrageusement et sa



Fig. 1 : Un morceau d'alèse réformée constellé de chatons rose ou vert tendre nichés dans leur panier et quelques nounours jaune pâle, brodés au point jeté, font la ronde autour d'une singulière figuration humaine.

longue natte de cheveux, devaient permettre de l'identifier à coup sûr. Ce qui fut fait. Ce personnage menaçant, qui trône au milieu des chatons roses ou vert tendre et des nounours jaunes, n'est autre que le portrait très fidèle de la voisine de chambre de Madame St..., celle-là même avec qui elle s'écharpait dans l'après-midi... (Fig. 2).

Nous connaissons une seconde broderie de même origine. Elle fut remise par Jacques Postel au Musée Historique Sainte-Anne vite après que nous lui ayons appris l'existence de ce trésor (1986) qui fit auparavant l'objet d'une petite exposition dans le cadre du service. Cette œuvre rectangulaire (110 x 90 cm. environ) composée à la manière d'un patchwork, résulte de l'assemblage de 15 pièces rectangulaires de dimensions assez égales (22 x 30 cm. environ). La composition de cette broderie diffère très sensiblement de la précédente par son ordonnancement assez régulier et la dominance presque exclusive de motifs floraux très finement exécutés. On y retrouve bien quelques rares paniers garnis de leur chat. Mais, cette fois, point de voisine (Fig. 3).

Que sont devenues toutes les autres qui par dizaines remplissaient tout un vestiaire métallique ? Nous l'ignorons. Les broderies de Madame St... donnent-elles matière à une lecture psychiatrique ? Quatre spécialistes ont été sollicités. Les trois premiers n'ont pas été en mesure de procéder à cette analyse. Le quatrième, éminent connaisseur des liens

OUVRAGE DE DAME À L'HÔPITAL STE-ANNE



Fig. 2 : De teinte bien sombre, couleur lie de vin, un personnage corpulent, cigarette au bec, avec des yeux outrageusement maquillés et une longue natte noire : la voisine de chambre de l'artiste mais aussi son adversaire de toujours.



Fig. 3 : Bien plus élégante et sereine, composée à la façon d'un patchwork, cette broderie diffère sensiblement de la précédente par l'ordonnement de ses motifs floraux assez uniformes. Ici point de chatons, ni de ... voisine.

qui unissent l'art à la folie, nous a fait valoir que "d'une façon générale, il n'est plus d'actualité de faire une lecture psychopathologique des productions artistiques des patients", car il est désormais admis que celles-ci "ne sont pas forcément le reflet de la vie psychique de leurs auteurs". Pour autant, et c'est déjà une réponse, notre expert remarque que "ces représentations sont tout à fait élégantes et sereines".

Ceci étant, depuis leur découverte, les ouvrages de dame brodés par Madame St... nous sont personnellement toujours apparus comme l'expression d'un projet artistique autonome et abouti qui pouvait tout à fait prétendre appartenir à cet "art brut" que son "inventeur", Jean Dubuffet, définissait en 1949 comme "cet art des personnes indemnes de culture artistique (...) qui tirent tout de leur propre fond et non pas des poncifs de l'art classique ou de l'art de la mode (...) opération artistique toute pure, brute, réinventée dans l'entier de toutes ses phases par son auteur, à partir seulement de ses propres impulsions". Au-delà de l'analyse du spécialiste et du sentiment de l'amateur, nous souhaitons simplement vous faire connaître ces œuvres dont la nature doublement remarquable relève tout autant de leur esthétique propre que de la destinée de leur auteur.

J'allais oublier, Madame St... avait un autre trésor. Elle était l'unique propriétaire de trois immeubles entiers boulevard Haussmann à Paris, placés sous tutelle, dont les revenus durant plus de quarante ans permirent d'offrir à cette richissime patiente et singulière artiste de séjourner au pavillon C de la section des femmes de Sainte-Anne...

REMERCIEMENTS

Grâce à l'extrême obligeance du docteur Anne-Marie Dubois (médecin psychiatre, centre d'étude de l'expression, C H Sainte-Anne, Paris), spécialiste reconnue d'art-thérapie, nous avons pu nous assurer de ne point omettre une analyse psychopathologique pertinente des œuvres présentées. Grâce à la bienveillance du docteur Michel Caire (médecin psychiatre, E P S Maison Blanche), éminent spécialiste de l'histoire de l'hôpital Sainte-Anne, membre de notre société, nous avons pu valider la partie historique de notre propos et en parfaire la référence artistique. Grâce au très aimable accueil qu'a bien voulu nous réserver Madame Pierrette Ribière (assistante du conservateur du Musée et du Centre historique de Sainte-Anne, Paris), il nous a été permis de retrouver parmi les collections de ce musée trop méconnu, une autre œuvre de notre brodeuse. A tous trois, nous adressons nos plus sincères remerciements.

BIBLIOGRAPHIE

CAIRE Michel - Contribution à l'histoire de l'hôpital Sainte-Anne (Paris) : des origines au début du XXème siècle ; Thèse Médecine, Paris V, Cochin-Port-Royal, 1981, n° 20, 160- VIII p., ill.
DUBOIS Anne-Marie - *De l'art des fous à l'œuvre d'art*, Paris, Ed. Edite-Centre d'étude de l'expression, 2007, 303 p. (suivi de trois autres volumes, même éditeur, 2008, 2009 et 2010).

RÉSUMÉ

En juillet 1974, une femme de 72 ans, pensionnaire du pavillon C de l'hôpital Sainte-Anne depuis 40 ans, se dévoile au terme d'une violente rixe qui l'oppose une fois encore à sa voisine de chambrée comme une formidable artiste. Internée au titre d'une paralysie générale depuis 1934 dans ce haut lieu de la paludothérapie, cette patiente s'adonne avec passion à la broderie. Son ouvrage de dame qui relève plutôt d'une parfaite expression de l'art brut cher à Jean Dubuffet, méritait d'être révélé.

SUMMARY

In July 1974, a 72 old woman had been a patient for forty years in Sainte-Anne Hospital, Ward C. As she had again a violent brawl with her neighbour patient, she revealed being a tremendous artist. She had been confined on account of dementia paralytica in the Mecca of malariotherapy, and passionately devoted herself to embroidery. Her fancy work was rather a matter for Jean Dubuffet's art through its perfect expression and deserved being known.